

Il y a bien des siècles qu'Horace, ce gracieux et poétique écho de la doctrine d'Epicure, exhortait Leuconocé, au nom de cette fuite des heures, à cueillir chaque journée sur l'arbre du temps, comme la rose éphémère qu'on craint de voir pâlir ; bien des siècles qu'il rappelait à Posthume, pour l'engager à saisir au passage le plaisir qui s'envole, qu'il faudrait bientôt quitter sa demeure, sa maison, une épouse chérie, pour entrer dans cette sombre demeure sur laquelle le noir cyprès, dernier compagnon de son maître, parmi tant d'arbres plantés par sa main, étendait seul ses sombres rameaux. Une plus haute et plus sainte morale a remplacé celle du poète de Tibur.

Heureux celui qui se souvient de la fuite des heures, non pour jouir du temps qui passe, mais pour le bien employer ! Heureux celui pour qui chaque heure ramène un devoir toujours fidèlement accompli, un repos acheté par le travail auquel on a préparé l'esprit ou le corps ravivé par ce repos fécond ! Les Heures sont filles du Temps ; mais, dans le champ borné qu'elles mesurent, les grands hommes cueillent les palmes de l'immortalité, les hommes de bien sèment la moisson que l'éternité verra se lever.

Et pendant que j'écris ces lignes rapides, l'heure marche toujours !

A. N.

## COMME IL M'AIME.

QUATRIÈME LETTRE.

Cacouna, 1er août 1884.

D'abord, ma jolie, je commencerai par le commencement. S'il y a surprise à la fin, je veux qu'elle soit pour toi comme pour moi.

Ce matin, sitôt habillée, j'ai couru dire bonjour à maman encore dans son lit. Elle m'a pris la tête dans ses mains et m'a embrassée plus fort que de coutume.

—Tu es une grande fille maintenant, Charlotte.

—Oui, maman.

—M. N..... m'a entretenu hier d'un projet très sérieux.

—Oui, maman.

—Il m'a demandé ce que tu sais bien.

—Oui, maman.

A ce troisième oui, je devins pourpre.

—Il sera ici dans une heure... pour toi. J'aurais voulu demeurer à tes côtés en un pareil moment ; mais M. N..... pense qu'il vaut mieux que vous soyez seuls tous deux. Ma présence le gênerait, l'intimiderait ; et il aura peut-être besoin de tous ses moyens de persuasion... Ce n'est pas que je craigne de te voir faiblir au moment décisif... Tu n'es plus une enfant... Tu sauras bien te conduire. Tu éprouveras peut-être un peu d'émotion ; mais tu te remettras vite... et, une fois l'affaire enlevée, tu seras bien contente.

—Oh oui, maman !

Et, sur ce, maman se leva, fit sa toilette, se pomponna. Je l'aidai de de mon mieux et, quand elle fut prête :

—Au revoir, ma chérie, me dit-elle.

Elle me baisa au front... et partit.

Je me blottis dans le salon, au fond d'un grand fauteuil, et les paupières mi-closes, le cœur battant un peu, je me laissai aller au plus doux des rêves.

Je n'attendis pas longtemps. Au bout d'une demi-heure environ, M. N..... fit son entrée. Élégant, ganté de frais, il s'avança vers moi et, d'une voix pénétrante :

—Merei, dit-il.

Je fermai les yeux, tant j'étais émue. Il vit mon trouble.

—Je vous fais donc bien peur, mon enfant ?

Alors, moi, souriant à moitié :

—Vous voyez bien que non, puisque j'ai consenti à ce que vous désiriez.

—Vous serez bien heureuse.

—Et vous ?

—Oh ! moi aussi, heureux à un point que je ne saurais dire.

Il posa son chapeau sur le guéridon et, prenant une chaise, s'assit tout à côté de moi. Je voulus tenter de me lever ; mais lui me prenant les deux mains, me retint tendrement :

—Restez, ma chère enfant, restez. Il faut que vous soyez là..., sur ce fauteuil.

Ayant ainsi parlé, il enleva ses gants.

—Alors, bien vrai, vous n'êtes pas effrayée ?

—Mais non. J'ai confiance en vous.

—Brave petite fille ! Vous avez du courage !

—En ai-je besoin ?

—Non. Vous ne souffrirez pas ; mais l'appréhension...

—Quelle appréhension voulez-vous que j'aie... avec vous ?

—Comme vous êtes bonne ! Vous me flattez !

—Je ne vous flatte pas. Mon opinion est arrêtée sur votre compte. Je suis bien sûre de n'avoir jamais à me repentir de mon choix.

—Je vous le jure, mademoiselle.

Les gants enlevés, il les mit soigneusement dans sa poche et fit deux ou trois fois le tour de la pièce comme s'il ne trouvait rien à me dire et qu'il cherchât ses idées. Moi, j'étais toujours enfoncée sur le fauteuil. Il avait voulu que je fusse à cette place : n'était-il pas déjà mon maître et ne devais-je pas lui obéir ?

Et, pendant qu'il passait et repassait devant moi, les réflexions me venaient en foule.

Comme il m'aime ! pensais-je. Faut-il que son cœur soit plein de moi pour que cet homme fort se trouble à ce point en ma présence ! pour que les mots d'amour qu'il a sur les lèvres n'osent point sortir ! Comme il m'aime !

Tout à coup, il s'arrêta devant le guéridon, me tournant le dos. Il sortit de sa poche un petit étui noir, et de l'étui, quelque chose de brillant..., la bague des fiançailles, sans doute.

Il la cacha rapidement dans sa manche et s'avança vers moi. Je tremblais. Il mit un genou à terre, et, le bras droit pendant, me glissa doucement, doucement, le bras gauche autour de la taille.

Il me regardait avec des yeux dont je ne saurais analyser l'expression ; puis, soudain, remonta sa main gauche jusqu'à ma tête, qu'il rapprocha de la sienne comme pour un baiser. J'entr'ouvrais les lèvres, souriante... Sa main droite se releva... Je vis un instrument d'acier devant mes yeux, rapide comme l'éclair... Je sentis quelque chose qu'on introduisait de force dans ma bouche... Je poussai un cri terrible et envoyai le monsieur rouler sur le parquet. Il se releva, étonné :

—Eh quoi, mademoiselle ! Tout à l'heure vous vouliez bien... Mon projet... Votre défaut de nature sur la mâchoire inférieure... le redressement... Vous ne pouvez refuser maintenant...

Et le voilà qui s'avance de nouveau vers moi, l'instrument de torture à la main.

Je poussai un second cri tout aussi terrible que le premier, et, glacée de peur, je courus me cacher dans ma chambre, fermant la porte à verrou et laissant mon bourreau seul dans le salon.

Une fois hors de danger, je me jetai sur mon lit sanglotant. Était-il possible que je l'eusse aimé cet homme ? Et j'avais cru... Oh ! désillusion !

J'entendis, bientôt après, comme un échange de paroles. C'était ma mère qui rentrait. Une conversation animée... une discussion... puis un bruit de porte. M. Auguste était parti.

Ma mère vint frapper chez moi. J'ouvris et je me jetai dans ses bras en sanglotant.

—Eh bien, ma fillette, tu as eu peur. Au dernier moment, le courage t'a manqué ? C'eût été gentil

pourtant de voir se rejoindre un jour ces deux vilaines dents qui s'éloignent...

—Je ne savais pas, maman..., je ne pouvais pas savoir... On ne m'avait pas dit...

—Tu ne connaissais pas la profession de M..... Que croyais-tu donc qu'il était ?

—Je croyais..., je me figurais..., une idée impossible... ; mais c'est fini maintenant..., bien fini..., je suis remise... Embrasse-moi... Sortons, veux-tu ?

Et Voilà, ma chère aimée, comment s'est clos mon roman. J'ai eu le cœur gros pendant deux heures, et, à présent, je suis consolée. Ne parle de mon erreur à personne et déchire mes lettres. Plutôt, non ; ne les déchire pas. Rends-les-moi. Je les montrerai à Jacques, dans quelques années... quand nous serons mariés.

CHARLOTTE.

## LÉGENDE DU TRAVAIL DES FEMMES.

L'existence et le travail d'une femme des champs me remet en mémoire une courte légende que raconta jadis un vieux bucheron.

Je ne jurerais pas que son orthodoxie soit irréprochable ; en revanche, elle apprécie fort sensément la valeur morale du travail. Trois femmes parlementaient à la porte du Paradis avec le méticuleux saint Pierre.

« Moi, dit la première, j'ai été volage, puis, comme ma patronne Madeleine, j'ai médité, j'ai jeuné dans le désert. » — Pierre haussa les épaules, et tandis que celle-là s'avançait effrontément, il la regarde avec l'humeur du soldat qui n'approuve pas sa consigne. La deuxième montra des genoux meurtris, des paupières rougies par les veilles. — « Moi, dit-elle, j'ai prié le Seigneur jour et nuit ! Hélas ! répliqua l'apôtre, moi aussi j'avais prié avec le Divin Maître dans le Jardin des Oliviers, et cela ne m'a pas empêché de l'avoir renié trois fois avant que le coq n'eût chanté ! Passez ma fille. Et vous, qu'avez-vous fait sur cette terre, demanda-t-il à la troisième, qui était une vieille femme au dos vouté. — J'ai travaillé, répondit simplement la bonne femme, et en même temps elle montra au portier céleste ses mains calleuses, ses doigts noueux, ses ongles usés jusqu'à leur racine. — A la bonne heure, lui dit saint Pierre, entre hardiment, assieds-toi au premier rang des élus ; tu es certainement celle qui a le moins péché, le diable n'a jamais eu le temps de te parler à l'oreille. »

## EXEMPLE A SUIVRE.

Un grand nombre de nos abonnés se sont acquittés du paiement de leur abonnement avec une ponctualité qui leur fait honneur. Mais il y en a qui paraissent croire que l'abonnement à un journal ne se paye que s'il reste de l'argent.

Nos lecteurs savent que l'abonnement au *Journal du Dimanche* est payable d'avance. Plusieurs ont abusé de la facilité qu'on leur a accordée, en dépassant ainsi les limites du juste. Ils font erreur s'ils pensent qu'ils ont jusqu'à la fin de l'année pour payer. Il serait désirable de voir ces abonnés retardataires, tant de la ville que de la campagne, suivre l'exemple de ceux qui ont payé avec tant d'exactitude.

Comme nous croyons que c'est plus par oubli que par mauvaise volonté, nous espérons que tous s'empresseront de répondre à notre appel, par le retour même de la malle, d'une manière digne d'eux. De sorte qu'il ne restera plus que les mauvaises payes et personne ne voudrait être du nombre, nous en sommes sûrs.